

Jean-Pierre FREY

Architecte-sociologue, Professeur à l'Institut d'Urbanisme de Paris

**LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE OU LES AFFRES DU
GIGANTISME**

FREY (Jean-Pierre), "L'ennui de la démesure", in : *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 82 : *Les Echelles de la ville*, mars 1999, pp. 36-37

La BNF se présente un peu comme un iceberg dans l'océan de l'espace urbain. Accéder aux postes de travail suppose une sorte d'expédition contre vents et marée aussi bien dans le fonctionnement même du bâtiment que du fait de son échelle.

Un espace urbanistique démesuré

L'édifice se voit de loin, d'abord grâce à ses tours, ensuite du fait de son site en bord de Seine. Dans cette zone d'anciennes friches industrielles que le fleuve et les rails sectionnent, le piéton rapetisse et mesure mal les distances. Qu'il s'y rende du Quai de la gare ou de la rue de Tolbiac, il comprend au premier coup d'œil que la pauvreté du tissu et la béance des voies le condamnent à une sorte d'accostage. Contemporanéité rime ainsi avec rupture et démesure par le sacrifice des espaces intermédiaires.

Cette impression de vide n'est pas que l'aboutissement de ce long processus de dégagement des grands monuments qui vit naître les parvis sur le seuil des églises. Elle est le fruit d'un tri dans la distribution des activités qui se joue sinon dans l'absence d'un fin découpage parcellaire, du moins dans la délimitation sommaire et simpliste de lots que bordent plus quais et appontements que des rues. De ce point de vue, cet iceberg s'inscrit dans le courant de la pensée urbanistique qui a déposé en cale sèche sur les berges de la Seine ces grands navires que sont le ministère des Finances et le Palais omnisports de Bercy. Les blocs d'habitations et une improbable dalle sur les voies de la gare d'Austerlitz n'offriront jamais les contours chaleureux d'un paysage dont les détails peuvent accrocher le regard selon différentes profondeurs de champ et pêcheront longtemps par le peu de diversité que le zonage fonctionnel impose.

La monumentalité abandonne ainsi un symbolisme que servait une décoration un peu trop hâtivement déconsidérée pour une sobriété massive et sans nuance. On ne sait si cette morale du vide et de la pureté est la traduction dans une esthétique industrielle d'une rentabilité qui place ses dépenses somptuaires ailleurs que dans l'architecture ou bien si ce sont les architectes qui, en relevant le défi de cette part maudite, font de nécessité vertu en drapant leur dignité perdue dans un linceul de glace. A moins qu'il ne s'agisse tout simplement d'une économie politique des conceptions architecturales et urbanistiques au terme desquels le temps, la culture et l'énergie consacrés à la conception se résume à des signes de sémaphore adressés à la commande publique, réduisant ainsi la mise en forme à l'ostentation persistante d'un vague logo publicitaire en vue des concours. L'écart entre le volume des opérations (et des capitaux investis) et le traitement détaillé des réponses formelles n'est jamais aussi cruellement visible que lorsqu'un parti simpliste aboutit à une distribution sommaire des lieux, éliminant en somme le travail sur ce qu'on peut considérer comme des échelles intermédiaires. Quatre tours, un jardin central et un plateau de desserte, glacis qui n'épouse le sol que par le biais d'une grève où agonisent des marches en pente douce, témoignent du peu de cas que l'on fait du public et de son espace dans l'abord d'un tel monument.

Abords et entrées ou les invitations au détour

Cheminer jusqu'à l'une des deux entrées est d'autant plus une aventure polaire que les deux accès ne s'offrent pas d'emblée à la vue, ni de loin ni de près. Une signalétique vient du reste pallier les manques de lisibilité de portes qui sont comme une brèche ouverte sur le flan du jardin intérieur, par ailleurs inaccessible. Monter un escalier monumental peut participer d'un geste majestueux. Devoir gravir de biais et dans les courants d'air, comme à la Grande Arche, une gigantesque base en gradins devient une pratique d'autant plus ingrate que rien n'égaille le parcours, que les risques de chute incitent à baisser les yeux plutôt qu'à regarder le paysage et que l'idée même qu'il puisse exister un plus court chemin pour parvenir aux tapis roulants des rampes d'accès est constamment prise à défaut soit par l'absence de repères, soit par le caractère répétitif des obstacles qu'accentue les effets ravageurs d'une symétrie qui, paradoxalement, désoriente.

L'effet de grande échelle revient ici à allonger considérablement les parcours en brouillant les cartes et en condamnant le piéton à monter pour redescendre avant même d'entrer dans le bâtiment, à zigzaguer en contournant tours et patios plutôt qu'à viser d'emblée des entrées par ailleurs trop discrètes. Même familiarisé avec les lieux, il ne peut échapper à une conduite erratique, ne serait-ce que pour varier son déplaisir en évitant de repasser sur ses traces ou en s'essayant à d'autres itinéraires tout aussi décevants.

Mutatis mutandis, on réalise après coup les mérites de la pyramide de Peï au Louvre qui présente l'avantage d'offrir une réponse facile à cette question de l'itinéraire à suivre pour accéder sans détour à ce qui devient une sorte de labyrinthe par antiphrase architecturale.

Jean-Pierre Frey est architecte et sociologue. Il est professeur à l'Institut d'Urbanisme de Paris (Université de Paris XII-Val de Marne) et chercheur au Centre de Recherches sur l'Habitat (Ecole d'Architecture de Paris-La Défense), composante de l'UMR 220 du CNRS "LOUEST".

A la suite de ses travaux sur l'urbanistique du patronat paternaliste, il se consacre à l'analyse des concepts de morphologies urbaine et sociale dans les sciences sociales et dans les doctrines urbanistiques contemporaines.